

RENCONTRE AVEC ARNAUD HOEDT & JÉRÔME PIRON

Quel est le point de départ du spectacle ?

Arnaud Hoedt : Après le succès de *La Convivialité*, plusieurs sujets nous trottaient en tête, notamment celui de l'école. Nous avons été profs pendant 15 ans à l'Institut Don Bosco. Le sujet de l'école, dû à notre ancienne profession et à nos interrogations sur le système scolaire belge, nous a semblé intéressant et essentiel.

Nous avons alors entamé une collaboration avec un groupe de chercheur·ses de l'UCL, le GIRSEF (Groupe interdisciplinaire de recherche en science de l'éducation et de la formation). Nous voulions vérifier toute une série de thèmes et de reproches que nous avons vis-à-vis de l'institution scolaire et voir s'ils étaient avérés ou non. Nous avons réalisé un questionnaire que nous avons envoyé au groupe de sociologues. Nous avons ensuite débriefé avec ce groupe qui a réorienté notre première question « À quoi sert l'école ? » vers la question, plus essentielle selon eux : « À qui sert l'école ? ». Si l'école idéale ne s'adresse pas à tou·tes les enfants, il y a un problème majeur.

Jérôme Piron : Nous avons découvert par la suite que la Belgique et la France sont, parmi l'OCDE, les pays où l'indice socio-économique des élèves détermine le plus les résultats scolaires. Dans aucun autre pays de l'OCDE – si ce n'est la Hongrie –, les résultats dépendent autant de l'origine sociale de l'élève. Il existe chez nous le plus grand écart de niveau entre les enfants issu·es de classes populaires et les enfants issu·es de classes favorisées.

A.H. : De toute l'OCDE, nous avons donc le système scolaire où l'égalité des chances fonctionne le moins. Notre système d'enseignement est le plus reproducteur d'inégalités. Quand nous sommes tombés sur ces chiffres, nous nous sommes dit, comme pour l'orthographe, qu'il y avait un truc à creuser et que tout le monde devait le savoir.

Que dire alors du discours « *Quand on veut, on peut* » ?

J.P. : Ce discours dit que l'école donne les moyens de s'en sortir si on travaille. Les personnes qui ont des parcours chaotiques ont deux possibilités : soit accepter le discours, c'est-à-dire « *J'ai eu ma chance et si j'ai merdé, c'est de ma faute* », soit envoyer bouler l'institution qui ne lui donne pas les mêmes chances.

A.H. : C'est une des catastrophes de notre système éducatif. Non seulement il triche avec les pauvres en leur faisant croire qu'ils ont autant de chances que les riches de réussir (alors que ce n'est pas vrai). Mais en plus, quand ils perdent à ce jeu dont les dés sont truqués, ils acceptent pour la plupart et intègrent le fait que s'ils ont un boulot pénible, c'est de leur faute car ils ont mal travaillé à l'école.

Comment aborder cette thématique dans votre spectacle ?

J.P. : Nous ne voulions ni avoir une position surplombante de théoriciens, ni juger. Nous avons donc décidé de relire notre propre parcours de prof à la lumière de toutes ces choses que nous avons découvertes et de voir comment, sans nous en rendre compte, nous avons participé à ce système. Le spectacle se focalise d'abord sur notre propre vécu d'enseignant.

Nous avons choisi de parler de notre rencontre avec un élève prénommé Kevin et de notre expérience de prof dans l'enseignement technique et professionnel. Qu'est-ce qui dans notre pratique a bien pu échouer et faire échouer Kevin ?

A.H. : Quand on se rend compte que les bons élèves ne sont pas simplement des élèves qui ont travaillé, mais qu'ils avaient aussi, le plus souvent, des privilèges, ça permet de faire des meilleurs profs qui, tout en continuant à être exigeant-es, peuvent réfléchir à leurs pratiques pour les rendre plus efficaces en termes d'égalité des chances.

J.P. : Dans le spectacle, nous évoquons quatre raisons qui ont poussé Kevin vers l'échec. Il y a le programme invisible (raison que nous avons déjà développée dans la forme XS), c'est-à-dire à la fois tout ce dont Kevin avait besoin pour réussir, mais qu'on ne lui a pas enseigné, mais également les éléments du système qu'on ne voit pas et qui entraînent la reproduction des inégalités sociales à l'école. La seconde raison est le marché scolaire, c'est-à-dire le fait qu'il n'y aura pas d'égalité des chances tant qu'il y aura des bonnes et des mauvaises écoles.

A.H. : La troisième raison est « l'incompétence apprise », c'est-à-dire un processus psychologique qui fait que l'échec engendre l'échec. C'est la dimension psycho-sociale du spectacle. Nous essayons de comprendre ce qui se passe dans la tête de Kevin.

J.P. : On pense que les résultats sont la traduction de ses capacités, mais la psycho-sociologie apporte un éclairage sur ce qui pourrait expliquer ses résultats en-dehors de ses compétences. Plein de choses entrent en compte, comme la menace

du stéréotype. Quand il y a un gros stéréotype contre toi, tu as parfois peur d'y correspondre. Cette peur fait baisser tes performances et te fait perdre ta confiance en toi. Kevin doit gérer l'interro, mais aussi la menace du stéréotype qui pèse contre lui et qui dit que de toute façon il va rater.

A.H. : Enfin, on aborde dans le spectacle tous les biais d'évaluation. Un prof bouge ses critères d'évaluation en fonction des résultats. Si les trente élèves réussissent, le prof va se dire que c'est trop facile. Il va alors bouger ses critères et discriminer celles et ceux qui auraient réussi s'il ne les avait pas bougés.

J.P. : Les écoles déterminent elles-mêmes le niveau à atteindre. Les profs jouent sur ce degré d'exigence qui crée une réputation d'école, qui crée un marché scolaire, etc. Tout est lié.

Et comment sortir de ce schéma ?

A.H. : En luttant contre chacun de ces aspects. Par exemple, en luttant contre le marché scolaire grâce à un décret inscriptions. Faire en sorte qu'il n'y ait plus des écoles de riches et des écoles de pauvres. Mais aussi en luttant contre les classes de niveau avec un tronc commun jusqu'à 15 ans.

J.P. : En luttant contre le « curriculum invisible » en apprenant aux profs ce qu'est l'enseignement explicite. En luttant aussi contre les stéréotypes.

De chaque problème identifié, découle une solution. Dans la sociologie, il y a une sorte de fatalisme, comme si les sociologues pointaient du doigt des déterminismes que l'on ne pourrait pas dépasser. Alors qu'au contraire, ils pointent juste des problèmes à régler. La bonne nouvelle est que comme chez nous

c'est le pire, ça veut dire que l'on fait mieux partout ailleurs. Il y a donc forcément moyen de faire mieux.

A.H. : Nous n'avons rien inventé non plus. De nombreuses associations, comme l'APED (l'Appel pour une école démocratique), crient cela sur tous les toits depuis quarante ans.

En Belgique, le décret inscription (pour la première secondaire) ne revendique-t-il pas plus d'égalité des chances ?

A.H. : Oui, mais ce décret, qui oblige une certaine mixité dans les écoles, est unanimement rejeté par les écoles et les parents alors qu'en effet il a été inventé pour éviter la ségrégation scolaire.

J.P. : Dans notre système, il y a ce que l'on appelle des bonnes et des mauvaises écoles. Dans ce système-là, c'est tout à fait normal que les parents veuillent qu'on leur laisse le choix. C'est légitime qu'ils ne veuillent pas mettre leur enfant dans une mauvaise école. Or, dans les pays où le niveau moyen est plus élevé, il n'y a pas des écoles avec que des riches et des écoles avec que des pauvres. C'est beaucoup plus mélangé. Le but du décret inscription, c'est justement d'arrêter d'avoir des bonnes et des mauvaises écoles.

Votre démarche scientifique sur ce spectacle est-elle la même que pour *La Convivialité* ?

A.H. : Oui, pour *La Convivialité*, nous nous étions aussi tournés vers des chercheur-ses (des linguistes) et nous avons aussi fait de nombreux allers-retours avec elles et eux. Pour les deux spectacles, les groupes de chercheur-ses auprès desquels nous nous sommes tournés ont suivi toutes les étapes de travail et

ont continué à donner leur avis, tout au long du processus, sur l'état de nos recherches. Nous les citons aussi énormément dans le spectacle vu que *Kevin* parle beaucoup de sociologie. Comme pour *La Convivialité*, nous avons envie que le spectacle donne envie d'approfondir le sujet. Nous voulons créer une petite émulation autour de la sociologie de l'éducation.

Depuis *La Convivialité*, vous abordez le thème des discriminations (relatives à l'orthographe, aux codes scolaires...) qui sont intrinsèquement liées aux origines sociales. Pourquoi cette thématique-là vous stimule-t-elle à ce point ?

J.P. : Il y a des raisons externes, liées notamment à notre parcours. Pendant 15 ans, j'ai eu des élèves qui avaient le même profil. En salle des profs ou en conseil de classe, j'entendais dire que la réussite ou l'échec de l'élève dépendait de ce que l'élève avait travaillé. Mais on ne peut quand même pas dire que toute la responsabilité leur incombe ? Les profs ont peut-être besoin de croire ça afin de ne pas penser qu'ils ne servent à rien. Beaucoup de profs souffrent de ces discriminations et injustices. Ils ont besoin de croire que l'école permet de s'en sortir. C'est la fiction utile. Quand un prof dit « Si tu travailles à l'école, tu réussiras. », il n'y croit pas à 100%, mais c'est utile pour qu'il ne devienne pas fou.

A.H. : Il y a aussi une raison interne. En faisant ce spectacle, en tant que privilégiés, nous remettons en question notre propre mérite. Oui, bien sûr j'ai réussi en partie parce que j'ai travaillé, mais à titre collectif, j'ai eu plus de chance que Kevin.

Pourquoi avoir choisi la voie de l'art et non plus l'enseignement ?

A.H. : Parce que c'est plus fun et que l'art permet de toucher plus de monde.

J.P. : Il y a un déterminisme social là-dedans. On ne peut pas vraiment dire que je suis tombé par hasard dans l'art. J'étais spectateur de théâtre avant d'être créateur pour le théâtre. Forcément, j'ai côtoyé et rencontré des gens du même milieu, et petit à petit les pièces du puzzle se sont assemblées pour que je passe de l'autre côté.

A.H. : Nous avons aussi un background de créatifs depuis le début. En tant que profs, la dimension créative des cours nous intéressait. Comme l'opportunité d'être encore plus créatif s'est présentée, nous avons pris tout ce qu'on nous donnait.

J.P. : Je ne vais pas mentir non plus : j'avais tout de même envie de quitter l'enseignement. J'ai adoré être prof, mais c'est un métier assez répétitif et qui permet peu d'évolution.

A.H. : Peut-être d'ailleurs est-ce dû au fait que l'on ne permet pas assez d'être créatif dans l'enseignement ? Il faut clairement plus de fun dans l'enseignement.

Kevin s'est construit également à partir d'une intelligence artificielle. Comment vous est venue cette idée ?

A.H. : Nous devons cette ingénieuse installation à Kevin Magtane et Nicolas Callandt. Le spectacle utilise un protocole d'interaction avec le public basé sur une intelligence artificielle. Le logiciel que nous avons développé spécifiquement pour les

besoins du spectacle s'appuie sur deux caméras qui captent les mouvements d'une flèche noire sur fond blanc remise à chaque spectateur. Ce logiciel de reconnaissance peut identifier la position de chaque flèche dans la salle et dégager des statistiques à partir de ces positions. Il peut, en outre, apprendre de ces résultats et s'améliorer dans un processus de « deep learning » d'une grande efficacité.

J.P. : C'est un outil qui permet au public de se prononcer, mais avant tout d'interagir. Dans *La Convivialité*, nous avons déjà un outil d'interaction avec un code couleur vert et rouge. Nous avons déjà voulu compter en direct les verts et les rouges avec un petit programme beaucoup moins performant qu'aujourd'hui, mais comme nombre de salles de spectacles ont des fauteuils rouges, cette idée a dû être remise au placard pendant un moment (ndlr : rires).

A.H. : L'outil que Nicolas et Kévin ont développé il y a deux ans est déjà obsolète si je puis dire. Ils viennent sans arrêt avec des update pour l'améliorer. La reconnaissance de formes, qui est la pointe de l'intelligence artificielle, est de plus en plus performante. Nous sommes donc aussi à la pointe de la technologie avec ce spectacle.

J.P. : C'est vrai qu'au tout début de la création, nous étions tout contents que la machine reconnaisse haut, bas, gauche, droite. Aujourd'hui, elle capte tous les angles. Le calcul de la position de la flèche se fait de plus en plus vite.

Quel est le but de cet outil interactif ?

A.H. : Il reconvoque des souvenirs individuels liés à l'école car chaque spectateur-riche est amené-e à se prononcer sur cer-

taines questions. Comme les gens se sont prononcés sur ces questions qui sont développées ensuite dans le spectacle, ils peuvent se comparer à ce qu'il y a dans le spectacle.

J.P. : Le spectacle permet aussi de faire vivre au public une expérience de psychologie sociale. Plutôt que d'expliquer ce qui arrive à Kevin, on veut l'expérimenter avec les gens, les mettre en quelque sorte à la place de Kevin et voir ce que ça provoque chez eux. Nous essayons toujours de faire vivre les choses plutôt que de les expliquer.

Justement comment ne jamais tomber dans un didactisme pur et dur ?

J.P. : Cette question est intéressante. Pourquoi le didactisme serait-il mal vu ? Oui, il y a du bon et du mauvais didactisme. Mais expliquer des choses, si elles sont bien expliquées, n'est-ce pas formidable ? Nous n'essayons pas d'éviter le didactisme.

A.H. : Le leitmotiv de notre compagnie est une phrase de Roland Barthes : « *L'écriture fait du savoir une fête* ». C'est-à-dire qu'une bonne mise en forme dans un sujet didactique peut donner une créativité tellement intense que ça devient de l'art. L'objectif est avant tout de transformer le geste pédagogique en geste artistique. Si apprendre est un plaisir, faire un truc didactique qui fonctionne est source de plaisir. Au théâtre, le mot « didactisme » est connoté négativement. Pourquoi ? À cause de l'école. Si le mot « didactisme » est devenu un gros mot, c'est la faute de l'école. Si l'école était fun, les gens diraient « *Ah c'est cool ton truc, c'est didactique !* ».

Pouvez-vous dire un mot des collaborateur-rices qui vous entourent sur ce projet ?

J.P. : Nous avons beaucoup de chance d'être entourés, depuis nos débuts, par la structure Habemus papam. Il nous semble important de mettre en lumière ce travail de production et d'accompagnement. Si on arrive aujourd'hui à se professionnaliser, c'est à elles et eux qu'on le doit.

A.H. : Un spectacle est tout aussi créatif à la production qu'à l'écriture. Nous essayons de partager les tâches et d'apprendre les un-es des autres. Pour ce spectacle, nous devons beaucoup à notre équipe technique : Kévin Matagne et Nicolas Callandt que nous avons déjà cités, mais aussi Charlotte Plissart qui est directrice technique et fait également la création lumière.

J.P. : Enfin, il y a aussi Antoine Defoort à la mise en scène. Quand j'ai vu *Germinal* de Halory Goerger et Antoine Defoort, il y a une dizaine d'années, j'ai eu une méga claque. J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé lui parler. De fil en aiguille, on s'est recroisés et on a sympathisé. Le format conférentiel d'*Un faible degré d'originalité* nous a particulièrement plu et nous nous sommes dit qu'Antoine pouvait nous mettre en scène sous ce même format.

Acceptez-vous cette étiquette de théâtre-conférence ?

A.H. : C'est comme pour le didactisme, le théâtre-conférence peut être génial.

J.P. : Je ne supporte pas que les gens pensent que puisque c'est de la conférence, ce n'est pas du théâtre. Comme si l'un et l'autre ne pouvaient pas être mélangés.

Comment comptez-vous désamorcer le choc que peut constituer ce spectacle pour certaines personnes qui, comme Kevin, n'ont pas les mêmes chances de réussite scolaire ?

A.H. : Ça a été une grosse source d'interrogation pour nous. Quand s'est posée la question de la présence de scolaires, plusieurs problèmes ont émergé : peut-être y aura-t-il des Kevin dans la salle ? De plus, notre spectacle ne fait pas ce qu'il dit, c'est-à-dire qu'il est rempli de programme invisible. Il faut un certain bagage culturel pour tout comprendre. Nous ne voulions pas provoquer de la violence symbolique sur les scolaires. Mais nous ne pouvions pas pour autant interdire aux scolaires de venir. Nous avons donc trouvé une double solution : la première est de limiter à une classe par représentation et de prendre en charge deux heures d'animation en amont et en aval de la représentation. Ensuite – mais ce n'est encore actuellement qu'en état de projet –, nous n'excluons pas l'idée de faire une adaptation du spectacle – si une adaptation nous semble pertinente. Elle s'appellerait *Kevin et Diane* (en collaboration avec le Théâtre de l'Ancre) et serait réécrite entièrement avec des élèves issus de classes populaires et privilégiées. Elle serait exclusivement présentée à des scolaires, en milieu scolaire ou au théâtre.

Entretien réalisé par Emilie Gäbele, responsable de la communication du Théâtre Les Tanneurs, le 10 octobre 2023